

Il était sept heures, ce jour-là, lorsque la jeune Laurence émergea avec peine de son lourd sommeil agité.

Elle avait passé une nuit atroce peuplée de cauchemars abominables.

Elle avait tant et tant remué dans son lit sans s'en rendre compte, que les épaisses couvertures en laine, vertes et grises, traînaient lamentablement sur le sol, à demi arrachées. Tout-Doux aussi avait chuté. Il gisait maintenant sur le plancher. Tout-Doux était le gros ours blond en peluche qui partageait tendrement ses édredons.

Le papa de Laurence lui en avait fait cadeau jadis.

Jadis était le terme qui convenait, lorsque l'on reparlait de tout cela, puisque tout paraissait si lointain.



Aujourd'hui, encore, Tout-Doux, n'était pas abîmé, juste un peu râpé. Il était placide, serein, débonnaire. Ses yeux étaient en verre, marron, immenses.

Le jour où René l'avait acheté, il le cachait derrière lui, maladroitement, penaud. Elle, en le découvrant, elle poussait des cris de joie, excités, aigus.

Elle tournait autour de son père. Elle était folle à l'idée d'accaparer l'animal, de le caresser, de le cajoler, de laisser le bout de son index errer sur les poils soyeux, pour les voir ondoyer en ombres émouvantes.

René avait aperçu Tout-Doux en passant devant une boutique. Il n'avait pas pu s'empêcher d'entrer. Il ne savait pas encore s'il le donnerait immédiatement à la petite, ou s'il attendrait de voir une occasion se présenter : une fête, un anniversaire, le jetant jusque-là sur une armoire. Il avait finalement opté pour la première solution.

Ensemble, René et Laurence avaient choisi le nom du jouet parce que, il était confortable, agréable à toucher, et que demeurer la joue contre sa fourrure était un véritable plaisir : Tout-Doux

On était au mois de janvier, en mille neuf cent cinquante-sept. Dehors, il faisait froid.

Les rues de la grande cité lyonnaise n'offraient que le triste spectacle d'arbres frileux, tendant vers le ciel maussade, des branches dénudées, comme pour implorer, et de

quelques passants qui marchaient d'un pas vif, pressés, rien n'incitant particulièrement à la flânerie dans cette atmosphère hivernale.

Un moineau au plumage terne, s'abattit sur le rebord de la fenêtre de la chambre de l'adolescente, certain qu'il y aurait là, ce qu'elle étalait tous les soirs pour sa nourriture quotidienne : des miettes de pain, quelques graines, qu'elle éparpillait soigneusement. Comme cela, il pouvait sautiller, il s'envolait, revenait pour s'envoler à nouveau. C'était toute sa vie !

Des flocons de neige tombaient depuis la veille sur l'asphalte humide et boueux. Ténus et dispersés, ils ajoutaient une note à la morosité générale.

Sur la fenêtre, le moineau observait, écoutait avec attention, à l'affût du moindre danger. Il pépia.

Laurence l'avait entendu. Cela lui réchauffa le cœur.

Elle ramassa Tout-Doux, sans se mettre debout, à plat ventre, bras tendu. Le prenant contre elle pour un rassurant câlin, elle s'accorda dix minutes supplémentaires avant de se lever. Pas pour paresser mais pour gagner du temps.

Elle savait qu'elle allait rencontrer Georges, inévitablement, dans la cuisine ou dans la salle à manger. Cela la mettait au bord de la panique. On aurait pu la juger stupide. Il en était ainsi !

Trop souvent seule chez elle, elle devenait sauvage. Dans sa solitude, elle errait à sa guise, dans toutes les pièces de l'appartement, vides d'une seconde présence.

Maintenant, tout serait différent. Définitivement !

Elle se demandait quelle serait son attitude avec Georges d'ici peu. L'embrasserait-elle, comme on embrasse un parent, un ami de langue date ?

Se contenterait-elle de dire : « Bonjour, Georges, avez-vous bien dormi ? »

Ce serait poli, mais les mots simples ne franchiraient pas sa bouche.

Chez elle, la timidité, bloquait gestes et paroles. Elle ne pourrait que se taire.

Néanmoins, hier, dans la Haute-Savoie, quand ils étaient allés le chercher avec sa mère et Philippe, elle l'avait trouvé sympathique.

La simple évocation du regard – du regard de biche de Georges, frangé de longs cils de fille – suffit à la calmer légèrement.

Après tout ce n'était pas un homme à craindre...

Derrière les volets clos, les flocons continuaient à souiller le sol, dans une danse imprécise et lente

Laurence Meiller avait douze ans. Elle en paraissait deux de plus. Elle était plus grande que la majorité des enfants de son âge.

Elle n'était pas vraiment jolie, mais son visage anguleux, ses yeux légèrement étirés vers les tempes, son nez un peu busqué lui seyaient bien.

Elle avait trois taches de rousseur sur chaque joue. Ses longs cheveux étaient ramenés en arrière par une barrette. René disait, qu'elle serait dans un avenir qui n'était plus si lointain, une jeune femme pleine de charme.

René était mort brutalement deux années auparavant. Béatrice, la maman de Laurence, venait d'épouser Philippe Andrieu, le père de Georges.

C'était depuis la précoce disparition de son père que Laurence était devenue tellement taciturne.

Elle avait toujours été repliée sur elle-même, mais cela n'avait fait que s'accroître avec le tragique événement.

Durant sa toute petite enfance, René et elle avaient été très proches.

Il s'arrangeait pour passer avec elle, le plus de moments possibles.

Il surveillait ses devoirs, il lui faisait réciter ses leçons. Il expliquait avec patience quand cela était nécessaire.

Il adorait quand elle avait de bonnes notes. Quand, cela n'était pas le cas – rarement – il savait manifester son mécontentement en disant simplement :

— « Ce n'est pas bien ceci, Laurence ! »

Cela suffisait pour la chagriner. Un moment après il la consolait.

Lorsque Madame Lancelot qui donnait les cours de mathématiques à l'institution Saint-Vincent-De-Paul avait

tendance à la punir trop souvent, il allait voir cette personne, discutait avec elle et tout rentrait dans l'ordre.

Ils faisaient ensemble, en toutes saisons, de longues promenades. En été, ils allaient en campagne, se roulaient dans les près. Ils se cachaient derrière les arbres, se cherchant mutuellement.

Un troupeau de vaches, au détour d'une haie ! Elle avait peur, se réfugiait dans ses bras. Des pauvres bêtes, inoffensives cependant, crottées jusqu'à l'os. Il riait, tentait de la convaincre qu'elles ne lui feraient pas de mal.

Ils cueillaient des bouquets. L'un des jeux favoris de l'enfant, consistait à réunir des bleuets, des marguerites et des coquelicots, pour obtenir une palette de bleu, de blanc, et de rouge.

Le soleil brillait. Tout était clair et lumineux. Les troupeaux ! Ils feraient à tout jamais partie des souvenirs qui font rire et s'émouvoir.

En automne, ils marchaient dans les parcs de la Ville. Elle courait sur des tapis de feuilles mortes, pour le seul plaisir de les entendre craquer sous ses pas. Elle en rassemblait des brassées qu'elle jetait autour d'elle en tournoyant.

L'hiver, bien au chaud, dans son joli manteau, sa menotte dans la main de son père, leurs deux mains dans la poche du pardessus paternel, ils flânaient dans les rues, léchant les vitrines. Au moment de Noël, il y avait parfois dans les squares de leur bonne ville de Lyon, des sapins enguirlandés, décorés avec des boules de verre, multicolores. Ils s'arrêtaient dans un salon de thé pour boire un chocolat chaud. Elle avait les joues rosies. Elle était excitée, contente. A la maison, Béatrice les attendait.

Tout cela s'était cassé net !

Après le décès de René, tout s'était déroulé très vite. Béatrice avait trouvé un emploi de vendeuse dans un grand magasin de la banlieue lyonnaise.

Arlette, une collègue de travail, venait chercher Béatrice en voiture tous les matins.

Arlette arrivait de bonne heure. Le grand magasin, était situé loin du domicile de Béatrice et de Laurence. Elles habitaient près de la gare de Perrache. De plus, Arlette s'arrêtait chez sa mère âgée et fatiguée. Ce détour forçait donc les deux femmes à partir encore plus tôt.

Si, elle avait utilisé les transports en commun pour se rendre à son travail, Béatrice, quittant plus tard son appartement, aurait passé un peu plus de temps avec Laurence. Avec Arlette, elle économisait de l'argent. Le salaire qu'elle gagnait devait les faire vivre toutes les deux. Elle redoutait terriblement l'avenir et faisait très attention à ce qu'elle dépensait. Pour remercier Arlette de lui rendre service, elle effectuait chez la maman de cette dernière quelques tâches ménagères.

Lorsque Béatrice s'en allait, Laurence dormait encore. Au début, une fois ou deux, Béatrice était bien allée l'embrasser dans son lit, mais ensuite, elle n'avait pas jugé utile de la réveiller. Et Laurence avait rapidement appris à se débrouiller toute seule pour se préparer le matin.

C'était René, qui autrefois, avait surnommé Béatrice, Cinette. Nul ne savait exactement pourquoi, mais depuis, chacun l'appelait ainsi. Sans doute le C, de Béatrice était-il à l'origine de son idée.

Donc, Cinette, puisque Cinette, il y avait, avait décidé de laisser Laurence, fréquenter l'institution Saint-Vincent-De-Paul. Laurence était demi-pensionnaire depuis la mort de René, Cinette ne pouvant entrer chez elle à midi pour s'en occuper.

René avait inscrit Laurence à Saint-Vincent-De-Paul dès qu'elle avait eu six ans.

Il y avait ici peu d'élèves. On avait donc bien le temps de s'occuper de chacun d'entre eux. René pensait que la fillette aurait là, la meilleure instruction et la meilleure éducation.

Bien sûr, ici les études coûtaient chères. Tant pis, elles se priveraient d'autres choses ! Enfin, elle, surtout, Cinette, se priverait d'autres choses !

Eh, oui, c'était cela, Cinette, tout pour son enfant !

Pourtant, elle était incapable de montrer à l'adolescente, son attachement profond par des gestes de tendresse. Blandine, la sœur de René payait une partie du prix de la scolarité.

A midi, Laurence déjeunait à la cantine. Cinette, déjeunait rapidement. Avec quelques nouvelles camarades de travail, elle allait dans un petit café et parlait devant du pain, du fromage, du chocolat, si peu de vin et un peu d'eau.

Le soir, lorsque la mère entrait, la fillette était déjà dans sa chambre en train de faire ses devoirs et d'apprendre ses leçons.

Du moins, c'était ce qu'elle était censée faire !

Et c'était bien, ce qu'elle avait fait dans les débuts de leur vie à deux, mais peu à peu, elle s'était mise à rêvasser et rêvasser encore.

Dans les premiers temps, lorsqu'elle entendait la clé de sa mère tourner dans la serrure, Laurence, se précipitait vers elle, babillait, babillait... mais Cinette était pressée, fatiguée :

« Laisse-moi, Laurence, pousse-toi, tu vois bien que tu me gênes. Je suis lasse. Il y avait tant de monde, au magasin, aujourd'hui, et j'ai encore tant à faire... il faut que je balaie la salle à manger, que j'étende le linge... ça m'est égal ce qui s'est passé dans ta classe... Ces histoires de gamins... »

Bientôt, Laurence, ne sortit plus de sa chambre pour venir accueillir sa maman.

Les précieux instants partagés entre les deux femmes devenaient de plus en plus rares.

Cinette aimait raconter à tout le monde, combien René aimait sa fille et toutes leurs petites sorties à deux.

Du coup, la petite magnifiait tout.

René était un brave homme, elle en faisait un Dieu !